

# COntEXTES

Revue de sociologie de la littérature

Notes de lecture

2013

## Compte rendu de Dirx (Paul) et



HOME

CATALOGUE OF  
671 JOURNALS

OPENEDITION SEARCH

All  
OpenEdition

LAURENT DEMOULIN

<https://doi.org/10.4000/contextes.5624>

### *Entrées d'index*

**Mots-clés :** Référence, Ricardou (Jean), Simon (Claude), Texte (clôture du)

### *Texte intégral*

- 1 Le compte rendu qui s'ouvre ici est suscité par un ouvrage dirigé par Paul Dirx et Pascal Mouglin intitulé *Claude Simon : Situations* paru aux éditions ENS dans les derniers jours de 2011. Mais il est nourri en outre par deux autres livres ayant trait, en tout ou en partie, à cet immense écrivain : *Poétiques de l'événement. Claude Simon, Jean Rouaud, Eugène Savitzkaya, Jean Follain, Jacques Réda* de Sabrina Parent<sup>1</sup> et *Quatre conférences* de Claude Simon lui-même<sup>2</sup>.

## Diversité de points de vue

- 2 *Situations* est un ouvrage passionnant à plus d'un titre : il invite le lecteur à relire Claude Simon et suscite, d'une manière générale, de nombreuses réflexions au sujet du roman d'hier et d'aujourd'hui. Si tous les articles ne sont sans doute pas aussi

captivants pour un même lecteur, il faut souligner la qualité générale de l'ensemble.

- 3 Le titre de l'ouvrage – parce qu'il contient le terme *Situations* – semble annoncer un ensemble d'études sociologiques : il s'agirait non pas d'analyser les romans de Simon, mais de le « situer » dans un contexte, voire dans le champ littéraire. Or, le volume n'est que partiellement voué à la sociologie de la littérature. Seules les contributions respectives de Paul Dirkx et de Pascal Mougin, c'est-à-dire les deux directeurs de cette publication, usent, entre autres, des outils intellectuels propres à cette école de pensée. Les autres articles font appel à de nombreuses disciplines, telles que l'analyse du discours, l'histoire littéraire, l'analyse politique, l'exégèse biographique, la psychologie, l'étude comparative des arts, l'analyse lexicale et la statistique. Sans doute le « s » qui clôt le terme « Situations » trouve-t-il là sa justification. Il est vrai que les contributions sont regroupées en quatre parties (« Les ambitions accessibles », « Positionnements », « La question sociale et politique » et « L'écrivain dans son œuvre »), mais les regroupements ainsi effectués ne sont pas particulièrement disciplinaires : ils rapprochent des articles dont les préoccupations se recoupent, ce qui se justifie tout à fait du point de vue de la lecture.
- 4 Nous allons cependant parcourir ici les différentes contributions sans tenir compte de leur ordre dans le volume, mais en fonction de leur plus ou moins grande proximité avec la sociologie de la littérature, en commençant par les deux contributions qui s'en nourrissent davantage, puis en passant à celles qui sont mâtinées de sociologie, pour enfin aborder celles qui s'en écartent. Ensuite, nous réfléchirons à la question de l'unité de l'ouvrage, c'est-à-dire, implicitement, à ses enjeux.
- 5 Mêlant approche sociologique, psychologique et littéraire, Pascal Mougin relève chez l'individu Claude Simon l'impossibilité d'assumer conjointement les héritages symboliques respectifs de ses parents, sa mère étant aristocrate et son père, fils de paysan, ayant grossi les rangs de la bourgeoisie grâce à une brillante carrière militaire. Pour l'enfant, la difficulté psychologique a été encore accrue par l'absence de fratrie et par la mort prématurée du père, survenue durant la Première Guerre mondiale. Cette situation familiale se traduit, dans les termes de la sociologie de Pierre Bourdieu, par un « habitus clivé », dont dépendront « tous les choix de positionnement de Simon dans le champ littéraire » (p. 50). Mougin estime en effet qu'il est possible de relever des traces de cet habitus clivé dans l'*hexis* corporelle de l'écrivain, dans sa vie, dans ses stratégies, dans ses prises de position et dans ses pratiques d'écriture (p. 48). En ce qui concerne ces dernières, Pascal Mougin suggère, en conclusion d'une brève analyse stylistique, que Simon rejette aussi bien l'élégance aristocratique à l'œuvre chez Robbe-Grillet que le populisme de Céline. En revanche, « la valorisation de l'écriture comme pratique laborieuse [...] fonctionne comme un hommage au père » (p. 49), tandis que sa phrase, si caractéristique, se ressent de l'impassibilité maternelle.
- 6 Dans sa contribution, Paul Dirkx s'appuie sur le concept d'« antinomie » qu'il a mis au point dans *Les « Amis belges »*<sup>3</sup> et qui désigne l'« antagonisme entre une force qui favorise l'hétéronomie et une autre qui tend à l'autonomie » (p. 179). Cette notion lui permet d'articuler une réflexion sur « le corps écrivain » à une description du parcours de l'écrivain dans le champ littéraire. Je reviendrai sur cette contribution en fin de compte rendu.
- 7 D'autres articles se nourrissent de sociologie, disions-nous, sans pour autant se référer à la sociologie de la littérature proprement dite. Ainsi, celui de Jean-Yves Larichesse étudie également la double appartenance sociale de Claude Simon pour noter que l'écrivain se montrera toujours plus sévère avec la bourgeoisie des années 1950 (liée à son ascendance paternelle) qu'avec l'aristocratie – celle-ci

bénéficiant à ses yeux du lustre de l'Histoire. Nathalie Piégay-Gros, quant à elle, analyse le personnage de la domestique dans l'œuvre de Simon (et montre, précisément, que le romancier, au lieu d'en proposer une représentation sociale, la traite comme une figure archaïque, mythique, échappant au temps). Enfin, épinglons l'article de Katherine Gosselin, qui, sans recourir aux concepts de la sociologie de la littérature, brosse un tableau passionnant et nuancé des relations entre Claude Simon et les autres tenants du Nouveau Roman (surtout de Nathalie Sarraute et d'Alain Robbe-Grillet), tableau qu'il serait aisé de traduire en termes sociologiques ou qui pourrait nourrir une analyse de cette nature. Katherine Gosselin décortique notamment le positionnement des trois néo-romanciers face au roman traditionnel, dont chacun construit à sa guise une image différente. La critique en conclut que « Les nouveaux romanciers veulent montrer que le roman traditionnel aboutit au nouveau, mais, dans les faits, c'est le contraire qui se produit : c'est plutôt chaque roman "nouveau" qui engendre son propre roman traditionnel. » (p. 80)

- 8 Passons à présent en revue les contributions qui n'ont pas encore été évoquées. Dans « Entrée trichée, à propos du premier roman de Claude Simon », Marie-Odile André analyse *Le Tricheur*, roman inaugural que Simon a renié par la suite et qui s'avère pourtant à la fois riche et ambitieux. La critique y repère notamment plusieurs métaphores de l'entrée en écriture à travers les figures du peintre et du narrateur – ce dernier étant violemment transgressif. C'est à la correspondance entre le romancier et le peintre Jean Dubuffet que s'attèle Michel Bertrand. Pareil sujet n'est pas anecdotique : on sait que l'écrivain avait d'abord voulu être peintre et qu'il a toujours reconnu l'influence de la peinture sur son œuvre. « L'humanisme en question chez Claude Simon », article de Cécile Yapaudjian-Labat, étudie le rapport ambivalent, fluctuant et contradictoire de l'auteur vis-à-vis de la doctrine humaniste. Patrick Rebollar, quant à lui, se penche sur la dimension politique à l'œuvre dans le corpus simonien et montre que « le libre-arbitre des individus n'[a] rien à voir avec la marche de l'histoire » (p. 129). Michèle Touret analyse pour sa part avec sagacité le rôle que joue, au sein du *Jardin des plantes*, l'intertexte du journal de guerre tenu par Rommel, le général allemand, durant l'invasion de la France. Enfin, le même roman est au centre de la contribution de Yona Hanhart-Marmor, sur laquelle nous reviendrons plus loin.

## Le dépassement du point de vue textuel

- 9 Dans un autre contexte, c'est-à-dire dans un volume consacré à plusieurs écrivains ou à un autre écrivain que Claude Simon, pareille accumulation de points de vue serait peut-être disparate. Mais dans le cas précis de l'auteur de *La Route des Flandres*, elle ne l'est pas. Pourquoi ? Pour une seule raison, qu'il est loisible de décrire de deux façons différentes : d'abord, en termes positifs, sous la forme d'une vaste fédération d'intérêts et, ensuite, en termes oppositionnels, comme si la plupart des spécialistes de Claude Simon avaient à s'unir aujourd'hui contre un ennemi commun.
- 10 Selon le premier point de vue, la cohérence interne tient non seulement au fait que toutes les contributions de *Situations* sont de nature essentiellement thématique, mais aussi et surtout au fait qu'elles se placent dans un au-delà du texte. En effet, si plusieurs lectures entrent dans le détail de tel ou tel roman (principalement issu du

dernier pan de l'œuvre), elles s'appuient alors, en même temps, sur un élément extérieur.

11 Or, jusqu'ici, l'œuvre de Claude Simon, comme l'expliquent Dirkx et Mouglin dans l'éclairant état de la recherche qui sert d'« Introduction » au volume, a suscité surtout des analyses internes, *sui generis*, soulignant volontiers le caractère autotélique du texte, et formelles, souvent inscrites à cet égard dans la perspective théorique du Nouveau Roman – la première brèche en la matière étant le fait de la critique anglo-saxonne qui « dès 1985, se montra soucieuse d'ouvrir de “nouvelles directions” » et à ainsi donné lieu à « [u]n nombre croissant de travaux [...] qui visaient à explorer plus systématiquement les dimensions intertextuelles de l'œuvre ainsi que les rapports avec le genre autobiographique. » (p. 14-15) Les directeurs du volume en appellent par conséquent à un élargissement du champ de la recherche, dont *Situations* est l'accomplissement.

12 Cette caractéristique des études simoniennes antérieures à *Situations* s'explique en partie par les liens étroits que Simon lui-même a entretenus avec la théorie critique, liens biunivoques qui ont provoqué une circulation complexe entre l'auteur et ses commentateurs : les influences ont certainement été réciproques, « symbiotiques », comme le note Ralph Sarkonak (cité dans l'« Introduction », p. 13), les exégètes étant influencés par les propos du romancier et la pratique de celui-ci se ressentant des regards critiques portés sur elle. Or – les *Quatre conférences* l'illustrent à foison –, Claude Simon, en bon successeur de Proust, se montre farouchement opposé à tout ce qui, de près ou de loin, s'avère appartenir au « côté de chez Sainte-Beuve ». Ainsi, quand il commente un autre écrivain, en l'occurrence précisément Proust, il pratique une analyse purement immanente, essentiellement formelle, qui s'inscrit dans la perspective barthésienne de la mort de l'auteur – les échappées sémantiques relevant soit d'une interprétation sexuelle de type psychanalytique, soit de la métaphore de l'écriture, c'est-à-dire de la réflexivité autotélique (« [...] n'est-il donc pas permis de se demander si ce “poisson-cathédrale” ne renverrait pas [...] au principe même qui préside à la composition de *La Recherche* tout entière<sup>4</sup> »).

13 Ainsi, en se démarquant de la critique simonienne antérieure, Dirkx et Mouglin se démarquent-ils, implicitement, de la critique pratiquée par Claude Simon lui-même. Il ne s'agit certes pas ici de reprocher cette démarche aux deux commentateurs : au contraire, une certaine distance vis-à-vis du point de vue suscité par le romancier est souvent salutaire et permet, comme le montre de manière convaincante *Situations*, de faire avancer la recherche. Le seul bémol à cet égard que l'on pourrait exprimer, toujours par rapport à cette brillante « Introduction », est très ténu : dans leur élan, les directeurs du volume semblent suggérer que, en soi, la sortie du texte est un progrès, comme s'il en allait ainsi pour toutes les études littéraires, trop engoncées en France dans « la perspective autoréférentielle » (p. 17). Sans revenir à la position de Barthes dans « Les deux critiques », symétriquement opposée à celle-ci, on peut sans doute estimer qu'aucune perspective n'est par nature supérieure aux autres. Ce n'est que dans le contexte précis et actuel des études simoniennes que l'analyse externe est libératrice : dans dix ans, ce sera peut-être l'inverse.

## Insistance sur la référence

14 Nous en arrivons au second point de vue concernant l'unité de *Situations*. La question du caractère interne des études simoniennes antérieures se noue de façon complexe à la vision, fluctuante, instable, mais cruciale, que Claude Simon lui-même

et ses premiers commentateurs ont proposé quant au rapport entre ses romans et le réel. Il s'agit de la problématique du « référent », qui a fait couler beaucoup d'encre. En bref, Claude Simon a souvent (mais pas toujours ou pas uniquement) décrit le roman moderne comme une construction verbale peu soucieuse de la réalité extérieure au texte. Ainsi s'oppose-t-il régulièrement, dans les *Quatre conférences*, à la fameuse phrase de Stendhal selon laquelle le roman est un miroir sur un chemin (Stendhal jouant pour Simon le rôle repoussoir que Balzac joue pour Robbe-Grillet).

15 Il s'ensuit que le caractère « interne » théorique de la critique produite jusqu'à présent par ses commentateurs et par Simon lui-même est renforcé par le caractère « interne » du modèle de roman défendu, qui ne s'appuie pas (ou peu, ou pas tout le temps) sur une réalité extérieure au texte. *A priori*, si le texte ne se réfère qu'à lui-même, il est logique de demeurer dans les limites de sa clôture quand on le commente. Toute la question est alors de savoir si oui ou non, les romans de Claude Simon sont indépendants de la référence. La réponse des contributeurs de *Situations* est non – nombre d'entre eux s'attachant en effet à montrer que Simon, dans ses romans, s'appuie bel et bien sur un réel extérieur, qu'il y a bel et bien un « référent » familial, historique, etc.

16 Peut-être ce positionnement explicite par rapport à la problématique du référent étonnera-t-il quelque peu aujourd'hui. Si, pendant un certain nombre d'années, les critiques de Claude Simon ont prolongé sa perspective immanentiste et formelle, des chercheurs contemporains, tels que Sabrina Parent, qui étudie le romancier dans le cadre d'une *Poétique de l'événement*, le font sans éprouver le moins du monde le besoin de se positionner par rapport à cette problématique. Pourtant, le débat reste nécessaire, en raison du fait que, comme en témoignent les *Quatre conférences*, la question a hanté Claude Simon jusqu'à la fin de sa vie. Cela n'apparaît jamais aussi clairement que lorsque surgit (ou, au contraire, ne surgit pas) le nom de l'un de ses commentateurs, par ailleurs l'ennemi fédérateur de *Situations*, celui qui joue pour les critiques du volume le rôle qu'a joué le roman traditionnel pour le Nouveau Roman, le théoricien aux lunettes noires, l'homme dont la pensée est si souvent résumée à une seule phrase, « Le roman cesse d'être le récit d'une aventure pour devenir l'aventure d'un récit » : Jean Ricardou.

## Positionnement par rapport à Jean Ricardou

17 En 1982, dans une conférence au titre mallarméen, Simon se récrie, sans nommer Ricardou : « Et je ne peux que m'élever contre certaines formules radicalisantes comme, par exemple<sup>5</sup>... » Suit la fameuse phrase – et l'on a peine à croire que cet « exemple » est pris au hasard. Claude Simon en propose d'ailleurs aussitôt une correction nuancée : « Le roman ne cesse d'être le récit d'une ou plusieurs aventures *en même temps et dans la mesure* où il est aussi l'aventure d'un récit<sup>6</sup> » Il récuse donc la sentence de Ricardou dans un premier temps, pour se l'accaparer ensuite, en la corrigeant – ce qui traduit déjà une grande hésitation. Celle-ci est encore plus manifeste quand on met en parallèle ce premier passage avec un second, issu d'une conférence prononcée sept ans plus tard :

Toutefois, pour éviter tout malentendu, il me faut dire que si je serais assez tenté de souscrire à la formulation de Ricardou, soit [suit la fameuse phrase], ce n'est pas sans un certain malaise et sans certaine

réticence, tant m'apparaissent, à tort ou à raison, les dangers que comporte une telle assertion et les confusions auxquelles elle peut conduire, car à vouloir ignorer l'ambiguïté du statut de la langue toujours à *la fois* véhicule et structure, à ambitionner de parvenir à cette harmonie tant recherchée par le seul travail sur la matérialité des signifiants à l'instar de Raymond Roussel, il me semble que l'on se dirige vers un dessèchement et une stérilité également dangereuse<sup>7</sup>.

18 *In fine*, dans les deux cas, Claude Simon s'écarte inexorablement de l'exégèse de Ricardou, mais il le fait sur des tons différents, en empruntant de sinueux détours et en aboutissant à une forme de compromis.

19 Dans *Situations*, Jean Ricardou endosse un rôle plus marqué : celui de l'ennemi fédérateur. En réalité, la situation est plus complexe. Parfois, le jugement du théoricien a encore l'air d'être craint : « n'en déplaise à Jean Ricardou, qui y aurait sans doute vu les stigmates d'un "naturalisme vulgaire" » (p. 30), note au détour d'une phrase Jean-Yves Larichesse. Parfois, il suscite une forme de colère. Celle-ci s'exprime ouvertement dans l'article de Yona Hanhart-Marmor qui analyse, de façon d'ailleurs tout à fait passionnante, un passage du *Jardin des plantes* dans lequel Claude Simon met en scène Ricardou et Robbe-Grillet lui reprochant, à Cerisy, d'être trop référentiel<sup>8</sup>. La commentatrice parle d'une « terreur néo-romanesque du référent [...] grotesque, grossière, pitoyable » (p. 171) et évoque le « dogmatisme et l'intransigeance du théoricien du Nouveau Roman, Jean Ricardou » qui « n'hésite pas à humilier [...] ses interlocuteurs » (p. 171-172). Robbe-Grillet a droit à davantage de mansuétude, dans la mesure où Simon « ne s'attaque pas à Robbe-Grillet, mais à un certain Robbe-Grillet » (p. 172). Ce dernier, en effet, s'est ensuite détaché des théories de Ricardou, lui aussi. Ajoutons que le parcours conceptuel de l'auteur de *La Jalousie* n'a rien de linéaire : son premier compagnonnage théorique a fait de lui le partenaire de Roland Barthes, qui, en le décrivant comme un tenant de la « littérature objective » puis de la « littérature littérale », insistait sur le caractère formel de son œuvre ; ensuite vint l'heure de Bruce Morissette, qui établit au contraire des corrélations entre « l'intrigue et la réalité extérieure ». C'est seulement dans un troisième temps qu'entre en scène Jean Ricardou, dont Robbe-Grillet finira en effet par s'écarter. On a donc affaire à des aller-retour complexes et non à une radicalisation progressive puis à un assagissement. Dès lors, faut-il opposer Robbe-Grillet et Simon ? Ne s'agit-il pas de deux écrivains intéressés par la théorie et qui évoluent sans cesse dans leur réflexion personnelle quant aux questions cruciales de leur époque ? Pourquoi l'un serait-il dogmatique et l'autre pas, si tous deux changent volontiers d'avis ?

20 Dans le même ordre d'idées, notons qu'Hanhart-Marmor commence par retracer, de façon sagace, le parcours de Claude Simon, isolant une veine proprement simonienne et une période influencée par le Nouveau Roman. Cette description paraît discutable dans la mesure où elle repose sur la foi en une essence intangible : il existerait un Simon pur qui aurait été contaminé, durant une certaine période, par ses fréquentations au sein du champ. Il nous est loisible de penser, au contraire, que tous les Claude Simon sont authentiques (ou qu'aucun ne l'est, ce qui revient au même). Si l'on est en droit de préférer ses romans autobiographiques à ses romans expérimentaux, toutes les périodes comportent une part de vérité et aucune ne détient la clé unique de l'œuvre : cette clé unique n'existe pas, tant il est vrai, comme le dit Claude Simon de Proust, que « tout grand écrivain » est « polysémique<sup>9</sup> ».

21 Toujours est-il que, sur cette question, l'article final, signé par Paul Dirxx, se montre moins partisan, ce qui apparaît de façon manifeste lorsqu'est citée la fameuse

sentence de Ricardou (p. 187-188), non pour être contredite, mais pour illustrer le propos. Ricardou n'est peut-être pas le pire ennemi de Claude Simon. Et Robbe-Grillet non plus. Paul Dirx désigne d'ailleurs le véritable repoussoir : l'écrivain, à ses yeux, « entend garder les mains libres par rapport à tout mot d'ordre littéraire, quel qu'il soit : avant-gardiste, académique ou – surtout sartrien. » (p. 181). Et, en effet, si le nom de Sartre n'est jamais cité dans les *Quatre conférences*, Claude Simon attaque à plusieurs reprises *Les Chemins de la Liberté*.

## Claude Simon « réaliste réaliste » ?

- 22 Quant au rapport de Claude Simon à la référence, Paul Dirx montre clairement qu'il s'agit toujours pour l'écrivain d'un questionnement ouvert : « Sévère à l'égard de ce qui en lui reste attaché au roman traditionnel, qu'il juge trop tributaire des réalités extralittéraires [...], il nourrira longtemps des doutes sur son statut d'écrivain » (p. 180-181). Et si, comme d'autres, Dirx note les évolutions parcourant l'œuvre, celles-ci se traduisent plutôt par des solutions dialectiques que par des revirements :

[...] pendant une partie des années soixante et soixante-dix, il se montrera séduit par une certaine critique structuraliste prônant l'autoréférentialité du texte. [Puis son évolution] l'éloignera finalement d'un courant critique dont il tendra à remplacer la devise "Histoire ou littérature" par "Histoire et littérature". (p. 182)<sup>10</sup>

- 23 Au total, Claude Simon, selon Paul Dirx est un « réaliste réaliste » (p. 181), c'est-à-dire qu'il prend acte de l'impossibilité d'être réaliste, le réel étant, par nature, inaccessible.

- 24 L'on pourrait se poser, dans la foulée de l'article de Dirx et des propos de Simon, la question sociopoétique suivante : comment s'inscrivent en texte ce réalisme réaliste et cette position dialectique vis-à-vis du référent ? Peut-être Sabrina Parent, dont l'ouvrage relève de la stylistique et de la philosophie, nous offre-t-elle une piste à cet égard. Nourrie de la pensée de Paul Ricoeur, Sabrina Parent compare les constructions narratives de Claude Simon avec celles de l'un de ses héritiers, Jean Rouaud, à la lumière de l'opposition paradigmatique entre récit concordant et récit discordant. Elle constate que, dans les romans de Rouaud, l'événement de la mort est concordant, alors qu'il demeure discordant dans ceux de Simon<sup>11</sup>. Or le roman traditionnel, tout comme la tragédie telle que la commente Aristote, voit toujours le discordant être subsumé par le concordant, alors que, dans la vie, le discordant « ruine la concordance »<sup>12</sup>. Le réalisme du récit traditionnel, par ses constructions, s'écarte donc paradoxalement de la réalité discordante de la vie, en unifiant celle-ci grâce à la logique du récit. Et les constructions complexes, *a priori* artificielles et formalistes, de la littérature moderne, du Nouveau Roman, et des romans de Claude Simon, tout en s'écartant du réalisme conventionnel, s'approchent de l'impossible retranscription du réel en créant un récit aussi discordant que la vie. Ceci exemplifie peut-être le réalisme réaliste théorisé par Paul Dirx dans *Situations*.

---

### Notes

1 Parent (Sabrina), *Poétiques de l'événement. Claude Simon, Jean Rouaud, Eugène Savitzkaya, Jean Follain, Jacques Réda*, Paris, Classiques Garnier, « Études de littérature des

XXe et XXIe siècles », n°20, 2012, 493 p.

2 Simon (Claude), *Quatre conférences*, textes établis et annotés par Patrick Longuet, Paris, Minuit, 2012, 128 p.

3 Voir Dirx (Paul), *Les "Amis belges". Presse littéraire et franco-universalisme*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Interférences », 2006.

4 Claude Simon, *op. cit.*, p. 33.

5 *Ibid.*, p. 60.

6 *Ibid.*, p. 60-61. Les italiques sont de Simon.

7 *Ibid.*, p. 89-90.

8 Cet épisode est également commenté dans le volume par Michèle Touret, mais de façon plus sereine.

9 Simon (Claude), *op. cit.*, p. 16.

10 Une autre solution de type dialectique est proposée dans l'« Introduction » de Dirx et Mougin : elle consiste à réintroduire le référent mais en le dédoublant : « Si le référent, ce grand proscrit de la critique structuraliste ("ricardolienne", mais pas seulement), a désormais à nouveau droit de cité, c'est en tant qu'élément actif interne à un texte d'autant plus autonomisé qu'il est considéré comme produisant sa propre réalité. En somme, le référent demeure perçu comme ayant une approche double ou, plus précisément, dédoublée : soit extratextuelle, soit intratextuelle. » (p. 16) Cette description de la nouvelle critique simonienne correspond bien à la contribution finale de Paul Dirx.

11 Parent (Sabrina), *op. cit.*, p. 48.

12 *Ibid.*, p. 37.

---

## Pour citer cet article

### Référence électronique

Laurent Demoulin, « Compte rendu de Dirx (Paul) et Mougin (Pascal) (dir.), *Claude Simon : Situations* », *COntEXTES* [En ligne], Notes de lecture, mis en ligne le 29 mars 2013, consulté le 27 février 2026. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/5624> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.5624>

---

## Auteur

**Laurent Demoulin**  
Université de Liège

### Articles du même auteur

**Compte rendu de Baetens (Jan), *Pour en finir avec la poésie dite minimaliste*** [Texte intégral]  
Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2014, 156 p.  
Paru dans *COntEXTES*, Notes de lecture

---

## Droits d'auteur



© CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, contenus) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage.

